

INTRODUCTION

Sophie GUERMÈS

« Portes ouvertes sur les sables, portes ouvertes sur l'exil,
Les clés aux gens du phare, et l'astre roué vif sur la pierre
du seuil. »

Saint-John Perse, *Exil*, I.

« et le dépôt des Phares, où gisent les fables ».

Saint-John Perse, *Exil*, VI¹.

« À la sortie du roc, à Gênes, vous avez regardé les bateaux
dans le port avec leurs canots blancs, avec ces éclats dans
leurs vitres rivalisant avec ceux des vagues douces, et le haut
phare dont l'ombre éteignait un instant les mouettes. »

Michel Butor, *La Modification*².

Les phares exercent une fascination sur les écrivains, attirés par une vie coupée du monde qui, faisant écho à la leur, s'augmente de l'immensité de la mer. L'existence confinée dans un lieu clos est propice à la concentration³ ; dans sa tour élevée vers le ciel, le gardien (ou la gardienne) du phare fait vœu laïc de solitude et de silence. Dans les premiers temps du phare de Cordouan, c'est un ermite qui était chargé d'y porter le feu.

À l'écart, il veille, tourné vers les autres. Tel est le paradoxe du gardien de phare. Son expérience de vie est asociale, mais ce sont les autres qu'en guettant les dangers il protège et avertit. Son attente est faite d'attention. « Qui peut dire »,

1. SAINT-JOHN PERSE, *Exil* (1942), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1982, p. 123 et 133.

2. BUTOR Michel, *La Modification*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1978 (1957), p. 208.

3. Pour cette raison, le métier de chercheur s'apparente à celui de gardien de phare. Voir HARTOG François, « Avant-propos », *La Chambre de veille* (Paris, Flammarion, 2013), dont un extrait est cité en conclusion de ce volume.

se demandait Michelet, « combien d'hommes et de vaisseaux sauvent les phares ? La lumière, vue dans ces nuits horribles de confusion, où les plus vaillants se troublent, non seulement montre la route, mais elle soutient le courage, empêche l'esprit de s'égarer⁴ ».

De leur côté, les gardiens de phares ont inventé des métaphores pour traduire la façon dont ils ressentaient leur vie quotidienne, étant en enfer si leur tour était située en pleine mer, au purgatoire si elle se trouvait sur une île, au paradis si elle était sur la terre ferme. Et la nuit dans un phare ne s'apparente-t-elle pas à une expérience mystique ?

En retrait du monde, repliés dans l'intimité étrange d'une pièce en hauteur accessible par un escalier en colimaçon, ces êtres ont-ils puisé un surcroît d'existence ? L'intensité de l'expérience favorise l'introspection. Fait-elle courir le risque d'un basculement dans la folie ? « Chandelle du sépulcre⁵ » pour les navires en difficulté, le phare peut-il faire vaciller la raison de celui ou celle qui passerait trop de temps dérobé(e) aux regards, dans la seule proximité de la pierre, avec les flots pour seul horizon ?

Pour ceux qu'ils ont protégés, les phares représentent en revanche des lieux tutélaires auprès desquels on vient chercher refuge, où l'on se remémore des instants profonds : « On aime à s'asseoir près des phares, sous ces feux amis, vrai foyer de la vie marine. Tel d'entre eux, et des moins anciens, est vénérable déjà pour les hommes qu'il a sauvés. Plus d'un souvenir s'y rattache [...]. Que de visites ils reçoivent de la femme inquiète qui épie le retour⁶ ! »

Si le poète d'*Oceano Nox* a évoqué quelques phares dans *Les Travailleurs de la mer*, c'est dans *L'Homme qui rit* qu'il en a décrit deux avec précision, opposant l'architecture de son temps à celle de l'âge baroque, mais aussi la solidité due aux progrès techniques à la précarité des constructions où l'esthétique prévalait sur l'utile :

Un phare au dix-neuvième siècle est un haut cylindre conoïde de maçonnerie surmonté d'une machine à éclairage toute scientifique. Le phare des Casquets en particulier est aujourd'hui une triple tour blanche portant trois châteaux de lumière. Ces trois maisons à feu évoluent et pivotent sur des rouages d'horlogerie avec une telle précision que l'homme de quart qui les observe du large fait invariablement dix pas sur le pont du navire pendant l'irradiation, et vingt-cinq pendant l'éclipsé. Tout

4. MICHELET Jules, *La Mer*, livre I, chapitre VIII : « Les phares », Paris, Michel Lévy frères, 1875 (1861), p. 91.

5. HUGO Victor, *L'Homme qui rit*, première partie, livre deuxième, chapitre XI : « Les Casquets », éd. EIDELDINGER Marc et SCHAEFFER Gérard, Paris, GF-Flammarion, 1982 (1869), p. 168.

6. MICHELET Jules, *La Mer*, *op. cit.*, p. 96-97.

est calculé dans le plan focal et dans la rotation du tambour octogone formé de huit larges lentilles simples à échelons, et ayant au-dessus et au-dessous ses deux séries d'anneaux dioptriques ; engrenage algébrique garanti des coups de vent et des coups de mer par des vitres épaisses d'un millimètre, parfois cassées pourtant par les aigles de mer qui se jettent dessus, grandes phalènes de ces lanternes géantes. La bâtisse qui enferme, soutient et sertit ce mécanisme est, comme lui, mathématique. Tout y est sobre, exact, nu, précis, correct. Un phare est un chiffre.

Au dix-septième siècle un phare était une sorte de panache de la terre au bord de la mer. L'architecture d'une tour de phare était magnifique et extravagante. On y prodiguait les balcons, les balustres, les tourelles, les logettes, les gloriettes, les girouettes. Ce n'étaient que mascarons, statues, rinceaux, volutes, rondes-bosses, figures et figurines, cartouches avec inscriptions. *Pax in bello*, disait le phare d'Eddystone. Observons-le en passant, cette déclaration de paix ne désarmait pas toujours l'océan. Winstanley la répéta sur un phare qu'il construisit à ses frais dans un lieu farouche, devant Plymouth. La tour du phare achevée, il se mit dedans et la fit essayer par la tempête. La tempête vint et emporta le phare et Winstanley. Du reste ces bâtisses excessives donnaient de toutes parts prise à la bourrasque, comme ces généraux trop chamarrés qui dans la bataille attirent les coups. Outre les fantaisies de pierre, il y avait les fantaisies de fer, de cuivre, de bois, les serrureries faisaient relief, les charpentes faisaient saillie. Partout, sur le profil du phare, débordaient, scellés au mur parmi les arabesques, des engins de toute espèce, utiles et inutiles, treuils, palans, poulies, contrepoids, échelles, grues de chargement, grappins de sauvetage. Sur la façade, autour du foyer, de délicates serrureries ouvragées portaient de gros chandeliers de fer où l'on plantait des tronçons de câble noyés de résine, mèches brûlant opiniâtrement et qu'aucun vent n'éteignait. Et du haut en bas, la tour était compliquée d'étendards de mer, de banderoles, de bannières, de drapeaux, de pennons, de pavillons, qui montaient de hampe en hampe, d'étage en étage, amalgamant toutes les couleurs, toutes les formes, tous les blasons, tous les signaux, toutes les turbulences, jusqu'à la cage à rayons du phare, et faisaient dans la tempête une joyeuse émeute de guenilles autour de ce flamboiement. Cette effronterie de lumière gaie au bord du gouffre ressemblait à un défi et mettait en verve d'audace les naufragés. Mais le phare des Casquets n'était point de cette mode⁷.

Quelques années auparavant, Michelet, après avoir souligné que la France avait été pionnière dans l'éclairage des mers et par conséquent dans la sécurité maritime⁸, s'émerveillait lui aussi de la solidité des phares les plus récents :

7. HUGO Victor, *L'Homme qui rit*, op. cit., p. 166-167.

8. « Il faut songer qu'à cette époque (1826), et en 1830 encore, toute la mer était ténébreuse. Très peu de phares en Europe. Nul en Afrique que celui du Cap. Nul en Asie que Bombay, Calcutta, Madras. Pas un dans l'énorme étendue de l'Amérique du Sud. Depuis, toutes les nations ont suivi, imité la France. Peu à peu la lumière se fait » (MICHELET Jules, *La Mer*, op. cit., p. 94). Affirmation que contredit en 2023 l'indication donnée par la Bibliothèque des phares (École des Ponts ParisTech) : « 1800 : 54 des 130 feux allumés dans le monde sont britanniques. »

Je voudrais pouvoir ici accomplir avec vous en une nuit la circumnavigation de notre Océan, entre Dunkerque et Biarritz, et la revue des grands phares. Mais elle serait bien longue.

Calais, de ses quatre phares de feux de couleurs différentes, qu'on doit voir de Douvres même, fait à l'Angleterre, au monde qui passe par l'Angleterre, des signes hospitaliers. Le beau golfe de la Seine, entre la Hève et Barfleur, illuminé de phares amis, ouvre Le Havre à l'Amérique et la reçoit directement au foyer, au cœur de la France.

Elle-même s'avance en mer pour recueillir les vaisseaux, éclairant d'un soin admirable toutes les pointes de la Bretagne. À l'avant-garde de Brest, à Saint-Mathieu, à Penmark, à l'île de Sen, tout est couronné de feux, – tous différents, par éclairs de minutes ou de secondes, – qui disent au navigateur : « Gare ! Observe ce rocher... Fuis cet écueil... Tourne ici... Bon ! te voilà dans le port. »

Notez que toutes ces tours, élevées aux lieux dangereux, bâties souvent sur les brisants et dans les tempêtes mêmes, posaient à l'art le problème de l'absolue solidité. Plusieurs s'élèvent à des hauteurs immenses. L'architecture du Moyen Âge, dont on parle tant, ne se hasardait à bâtir si haut qu'en donnant à l'édifice des soutiens extérieurs, contreforts, arcs-boutants, et, vers la pointe des tours, elle ne se fiait plus à la pierre, mais appelait le secours peu artiste des crampons de fer qui reliaient les pierres entre elles. C'est ce qu'on peut voir aisément à la flèche de Strasbourg. Nos constructeurs méprisent ces moyens. Le phare des Héaux, récemment bâti par M. Reynaud sur le dangereux écueil des Épées de Tréguier, a la simplicité sublime d'une gigantesque plante de mer. Il n'a que faire des contreforts. Il enfonce dans la roche vive ses fondements taillés au ciseau. Sur une base de soixante pieds en largeur, il dresse sa colonne de vingt-quatre pieds de diamètre. Ses larges pierres de granit sont encastées l'une dans l'autre. De plus, pour les parties basses, les assises sont reliées par des dés (aussi de granit) qui pénètrent à la fois dans des pierres superposées. Le tout est taillé si juste, que le ciment est superflu. Du bas au haut, toute pierre mordant ainsi dans sa voisine, le phare n'est qu'un bloc unique, plus un que son rocher même. La lame ne sait où se prendre. Elle bat, elle rage, elle glisse. Dans ses grands coups de tonnerre, tout ce qu'elle gagne, c'est que le phare branle et s'incline quelque peu. Mais cela n'a rien d'alarmant. On retrouve cette ondulation dans les plus anciennes, les plus solides tours⁹.

Les phares ont donné lieu à des récits relevant de la littérature de l'intime (correspondances, journaux¹⁰) ; les fictions qui en découlent sont souvent écrites à la

9. *Ibid.*, p. 94-95.

10. Au début du xx^e siècle, la cantatrice Georgette Leblanc avait incité son compagnon Maurice Maeterlinck à s'installer à l'abbaye de Saint-Wandrille, alors vacante. Après leur séparation, elle trouva dans la même région un lieu de vie tout aussi singulier, le phare-maison de Tancarville, qu'elle évoque à la fin du premier volume de son autobiographie, et où son frère Maurice Leblanc situa une scène de la fin de son roman *La Comtesse de Cagliostro*, paru en 1924. Elle le décrit ainsi : « Pour écrire, j'ai cherché un toit, une solitude. J'ai trouvé en Normandie une habitation aussi restreinte que Saint-Wandrille était immense, mais dont l'horizon illimité crée la splendeur, – un Phare situé à même l'espace. / J'ai dit qu'il était nécessaire que je perdisse l'Abbaye

première personne. L'écriture de soi tient donc une place importante dans les études qui composent ce livre collectif, sur un sujet qui n'avait encore jamais été traité. On s'est aussi interrogé sur la façon dont un lieu pouvait devenir le personnage principal du récit ; sur les raisons qui avaient parfois placé le phare, lié au mystère et au secret, au cœur d'une intrigue policière. Et l'on s'est demandé si le phare créait ses propres mythes. C'est le cas de celui d'Alexandrie, sur lequel s'ouvre ce volume. Il n'en reste plus rien et de ce fait il offre matière virtuelle à l'imagination.

D'Alexandrie à l'anthropocène, l'exploration du phare permet un long voyage dans le temps. La première partie de l'ouvrage, après avoir interrogé l'origine du mot « phare », présente quelques histoires et légendes colportées par des écrivains bretons, Anatole Le Braz et Henri Queffélec. La deuxième partie, centrée sur la seconde partie du ^{xix}^e siècle, aborde l'histoire personnelle de Robert Louis Stevenson, dont la famille équipa la côte écossaise de dizaines de phares, et le témoignage qu'Alphonse Daudet apporta sur le phare corse des îles Sanguinaires. La troisième partie analyse les formes symboliques du phare et leurs possibles significations, aussi bien dans la poésie contemporaine (celle de l'écrivain irlandais Gérard Donovan) que dans la littérature de la première moitié du ^{xx}^e siècle, au Québec (Jean-Aubert Loranger) et en Angleterre (Virginia Woolf). La quatrième partie, essentiellement consacrée à Rachilde, dévoile le phare comme lieu d'affrontement entre le masculin et le féminin. La cinquième partie, ancrée dans l'époque contemporaine, étudie les représentations graphiques du phare dans la littérature et l'un des articles établit une comparaison entre le journal de Jean-Pierre Abraham *Armen* (1967) et l'album d'Emmanuel Lepage portant le même titre (2017). Enfin, la sixième et dernière partie, partant de Jules Verne pour s'achever sur l'évocation de deux auteurs contemporains, nés tous deux en 1968, américain (Jeff VanderMeer) et irlandais (Adrian Mc Kinty), témoigne de la présence du phare dans les récits futuristes.

car il est dans "mon ordre" de passer, non de m'arrêter. Mon Phare me sera permis sans doute car on s'y croit en voyage. La beauté qui est là, faite de ciel et d'étendue, se transforme à chaque instant des jours et des nuits. Les fanaux lumineux qui passent le soir en déchirant doucement l'onde sont les seules beautés que les hommes puissent ajouter à mon décor. Le silence n'est brisé que par les cris métalliques des mouettes ou le murmure chantant des oiseaux nocturnes. La cloche qui tinte pour avertir les bateaux a une voix de transition et de départ : claire avec le beau temps, triste et haletante quand la brume nous enveloppe. Ici tout est excessif – le froid, le soleil, le vent, le luxe des étoiles. Le crépuscule lui-même fuit avec impatience. / Par les nuits de tempête on croit faire naufrage et l'aube qui revient sur la terre semble une bénédiction. Je n'ai jamais vu s'étendre de pareilles aurores sur aucun monde » (LEBLANC Georgette, *Souvenirs*, Paris, Grasset, 1931, p. 341-342. Je remercie Flavie Gouriou, étudiante en master « Littérature, correspondances, édition » à l'université de Bretagne occidentale, de m'avoir signalé cette référence).